

L'ENTRETIEN : L'Art de la crise selon l'artiste Yann Dumoget

Votre proposition pour La Panacée s'inscrit dans une série d'œuvres abordant la crise économique, le sujet vous intéresse tant que ça ?

Disons que c'est plutôt lui qui s'intéresse à moi... D'ailleurs, je ne parlerais pas de crise, ce qui supposerait un retour possible à la situation antérieure. Je pense que les avancées techniques et la globalisation nous font basculer dans une autre époque. Nous vivons un changement de paradigme. Celui-ci a des conséquences directes sur la vie de chacun, notamment sur celle des artistes. Comme d'autres, je rends compte de ce mouvement. J'ai d'ailleurs le sentiment de ne pas vraiment avoir le choix.

Que voulez-vous dire ?

Comme le théorise le philosophe Stéphane Vial en employant le terme d'onthopanie numérique, les nouvelles technologies font plus que transformer notre société à la marge, comme s'il s'agissait de vulgaires gadgets. Elles transforment durablement notre expérience du monde et impliquent dès lors une nouvelle esthétique, c'est-à-dire une nouvelle manière de penser celui-ci du point de vue de l'art. Mais ces changements ne se limitent pas au champ de l'art, il existe évidemment un va et vient avec ce qui s'opère de manière plus générale dans la société, l'économie, la politique. Numérique et globalisation sont imbriqués, numérique et crise sont liés également, qu'on en juge simplement par l'importance du trading à haute fréquence dans l'épisode financier de 2008. Sans parler, par exemple, des problèmes démocratiques que pose l'utilisation des données.

Vous semblez dresser un tableau assez noir de la situation.

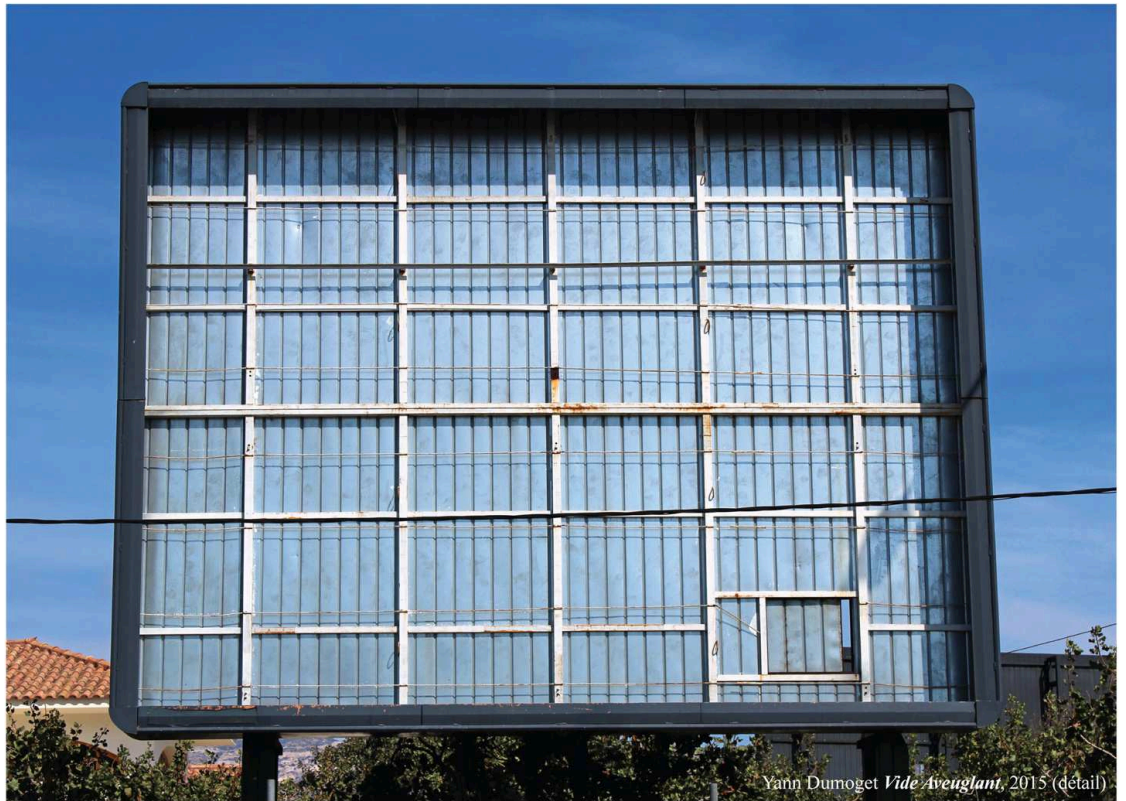
Pas uniquement, la société horizontale, interconnectée, participative qu'anticipent des penseurs comme Jeremy Rifkin, est aussi une des conséquences de cette mutation. Depuis quelques années, les pratiques artistiques ont d'ailleurs profondément évolué dans ce sens là. On a vu se développer un art du réseau, de la relation à l'autre, de l'échange instantané. Des choses qu'on très bien perçues des précurseurs tels que l'artiste Fred Forest et qu'a repris sous une autre forme l'essayiste Nicolas Bourriaud avec son Esthétique relationnelle.

Aujourd'hui, nous sommes à l'étape supérieure, dans un évènement comme Global Snapshot, les créations prennent aussi la forme de flux qui vont et viennent. Difficile parfois de dire qui a fait quoi, qui s'est servi de quel élément pour le transformer et vice-versa.

Se pose alors la question du statut l'œuvre, de celui de l'artiste. Des questions de propriété matérielle autant qu'intellectuelle...

Oui, bien sûr. L'artiste n'est plus seulement celui qui crée une œuvre unique, d'une forme définie, limitée dans l'espace et le temps. Il se pose parfois en médiateur, en élément cristallisant, en témoin, en passeur. La plupart du temps, il est un émetteur/récepteur, un producteur d'artefacts parmi d'autres dans un monde connecté en peer-to-peer. Je dis l'artiste, je devrais dire les millions d'artistes, car de très nombreux créateurs ont grâce à Internet la possibilité de donner à leurs œuvres une audience mondiale. Chacun diffère dans ses intentions, ses moyens, son background culturel, mais chacun produit une vibration qui entre en résonance avec les autres pour produire un bruit artistique ininterrompu.

Tout n'est pas positif pour autant. D'un point de vue social, le terme artiste dans les sociétés modernes se trouve à la croisée de plusieurs fonctions, ce qui l'empêche d'être clairement identifié... et souvent clairement rétribué.



Yann Dumoget *Vide Aveuglant*, 2015 (détail)

Les records médiatisés d'un marché de l'art hautement spéculatif et le divertissement de masse que constituent les expositions blockbuster sont l'arbre qui cache une forêt de créateurs précaires. C'est ce que pointe par exemple le collectif Economie solidaire animé par les artistes Belouïn, Ledoux, Douillard et Fournier.

« Les avancées techniques et la globalisation nous font basculer dans une autre époque »

Cela a-t-il une incidence directe sur votre travail ?

Bien sûr. Au même titre qu'il existait par exemple en URSS un art d'avant-garde centré sur la performance - un art simple dans sa mise en œuvre et peu coûteux - je pense qu'apparaît aujourd'hui chez nous un art de crise. La situation oblige les artistes à se repenser, à repenser leur art. Ceux qui éprouvent la nécessité de créer essayent de trouver d'autres modes d'expression. Et ce nouveau contexte a une incidence d'un point de vue esthétique.

En ce qui me concerne, je pratique un art low-cost, un art de la débrouille, un art à la limite du dérisoire et de l'autodérision. J'aime travailler avec des bouts de ficelles pour me poser volontairement à l'opposé de certaines œuvres monumentales aux coûts de production pharaoniques. Cette manière de pratiquer ne m'empêche évidemment pas de faire les choses avec sérieux, voire gravité...

C'est-à-dire ?

Une autre conséquence des changements brutaux que nous vivons est pour beaucoup la peur, le repli sur soi. Nous avons encore un exemple avec le résultat des dernières élections. Pour ma part, je suis convaincu que la curiosité, l'empathie sont une excellente manière de s'opposer à cette forme insidieuse de barbarie.

Pour chacune de mes œuvres, je commence par me documenter longuement, puis j'essaye de me projeter en personne dans l'évènement que je désire aborder. C'est si l'on veut un art d'investigation, d'expédition, d'immersion. Une manière plus physique que métaphorique d'aller vers l'autre. En ce moment, par exemple, je suis en Grèce pendant que l'évènement de La Panacée a lieu.

Qu'y faites-vous, du journalisme ?

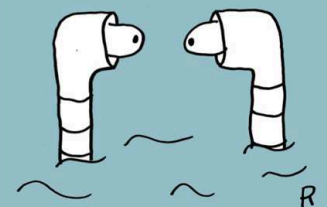
Non. Même si l'on pourrait dire qu'artistes et journalistes proposent tous deux une vision du monde, la place et les intentions de chacun diffèrent. Ce qui n'empêche pas certains artistes d'utiliser le documentaire à l'occasion. La documenta 11 de Kassel en 2002, par exemple, a été une des expositions qui a fait date concernant ce moyen d'expression.

Personnellement, je pense me situer dans autre chose. Quand j'essaye de repeupler une ville fantôme espagnole de mannequins de paille pour aborder la crise immobilière, quand je change des dessins de billets de banque islandais contre du vrai argent pour parler de crise financière, quand j'emballe les poubelles de Marseille pour en faire des pochettes surprises pour SDF ou quand je repeins symboliquement en noir la ville portugaise de Grandola en écho au chant révolutionnaire éponyme, je cherche plutôt à assimiler une situation pour créer un micro évènement poétique, donc de nature polysémique. Je ne suis pas du tout dans la restitution factuelle, le reportage. On ne peut pas parler d'information au sens journalistique, mais je me retrouve dans le sens philosophique de donner une forme à quelque chose.

Dans le cas présent, à Athènes, je suis à la recherche de tout ce qui a disparu depuis la crise.

C'est fou comme un vide peut prendre de la place. Il en devient aveuglant...

L'APPLI DU JOUR Périscope



« Et si on pouvait voir à travers les yeux d'un manifestant en Ukraine ? Ou regarder le lever de soleil depuis une Montgolfière en Cappadoce ? Cela peut sembler fou, mais nous voulions construire la chose la plus proche de la téléportation ». Ainsi s'expriment, les concepteurs de Périscope, la dernière application proposée par Twitter, conçue dans la perspective stratégique d'être présent sur les réseaux sociaux en « live streaming ». Cette application permet en effet à tout un chacun de diffuser des images en direct sur Twitter à partir de son smartphone. Des nouveaux horizons se font jour : « Avec la vidéo, Twitter se revendique média global » titre Le Monde. « Nous sommes à l'aube d'un journalisme citoyen » s'enthousiasme pour sa part Ben Wood, directeur de recherche de CCS Insight, une entreprise de conseil stratégique sur l'information, l'Internet et les communications mobiles. Nous sommes aussi de manière troublante très proches de certaines visions du cinéma du futur développé au début du XX^e siècle telles que celles développées par exemple par Artaud.